4ème année—No 9. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 5 août 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



L'ETE

...SOMMAIRE...

Potiche (poésie) .... EMILE NELLIGAN
A une jeune fille (poésie).......... ACHILLE FRECHETTE
Pour un Album (poésie)............ ACHILLE FRECHETTE
Rendons à César...... ....FRANÇOISE
Comme un lis.................................UNE AMIE
A propos d'un livre.........................LA DIRECTION
Neurasthénie féminine..............JEANNE BREMONTIER
Hymen (poésie)............................ENRY D'EL
Loup y es-tu? ....PAUL ET VICTOR MARGUERITE
Le Nègre................................ERNEST BILLAUDET
Propos d'étiquette..........................LADY ETIQUETTE
Pages des Enfants...................... TANTE NINETTE
Le Mal du Pays...!.........................M. AIGUEPERSE
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

4ème année—No 9. LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 5 août 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN - $2.00
SIX MOIS - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

POTICHE



C'est un vase d'Egypte à riche ciselure,
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés :
De profil on y voit, souple les reins cambrés,
Une immobile Isis tordant sa chevelure.

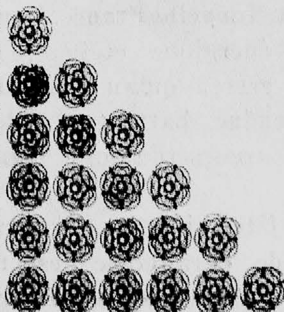
Flambantes, des nefs d'or se glissent sans voilure
Sur une eau d'argent plane aux tons de ciel marbrés ;
C'est un vase d'Egypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés.

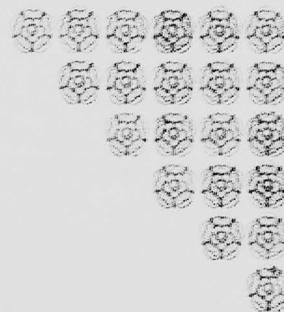
Mon âme est un potiche ou pleurent dédorés,
De vieux espoirs mal peints sur sa fausse moulure ;
Aussi j'en souffre en moi comme d'une brûlure.
Mais le trépas bientôt les aura tous sabrés...

Car ma vie est un vase à pauvre ciselure.

EMILE NELLIGAN.









A une jenne fille

(Vers inédits)



Merci de ce regard, jeune fille rieuse,
De ce rayon perdu tombé sur un passant
Et qui vient réveiller en mon âme neigeuse
Les parfums oubliés des fleurs de mon printemps.

ACHILLE FRECHETTE.



Pour un Album

(Vers inédits)



Page d'album et cœur de femme,
Un rien vous offre, bien souvent.
Je m'inscris ; mais tais-toi, mon âme...
Page d'album et cœur de femme
On vous reprend.

ACHILLE FRECHETTE.

Rendons a Cesar

Il n'est pas sans intérêt de rappeler, à propos des fêtes de Saint-Malo pour l'inauguration du monument de Jacques-Cartier, que l'idée de l'érection d'une statue à l'illustre découvreur du Canada, revient, la première à l'une des nôtres.

Et notre ami Botrel, ainsi que le comité de citoyens français, qui ont vu, ces jours derniers, avec un sentiment d'orgueil bien légitime le couronnement de leurs louables efforts, ont d'assez d'autres mérites pour laisser à une petite Canadienne celui de cette initiative.

Je revendique ce droit pour l'honneur de "chez nous" en même temps que pour rendre hommage à qui hommage est dû.

C'est donc par notre gracieuse compatriote, Mlle Victoria Cartier que l'idée d'un monument à Jacques-Cartier, à Saint-Malo, a été lancée. Elle a mis en bonne terre le grain qui a fructifié et produit un si beau fruit.

Je le démontrerai par les preuves les plus probantes.

Je cite, pour commencer, un extrait de l'article intitulé "Jacques-Cartier et les Canadiens-Français", en date du 30 juin 1898, du "Démocrate Malouin", de Saint-Malo.

"Au cours de l'été de 1896, raconte le journal, M. Hamon de notre ville reçut la visite d'une jeune et gracieuse personne, du nom de Victoria Cartier, élève du Conservatoire de Paris, descendante par ligne collatérale de notre grand navigateur du XVIe siècle...

"Avant de se séparer, Mlle Cartier entretint même M. Hamon, d'un concert possible, d'une statue, etc."

Voilà donc l'idée lancée. Elle ne devait pas tarder à prendre corps.

Le 24 juin, 1898, Mlle Victoria Cartier eut "la généreuse pensée, continue le "Démocrate Malouin", d'un concert, à Paris, au bénéfice de la souscription au Monument de Jacques-Cartier, et M. Hamon, recevait de cette demoiselle une entrée pour deux places, fauteuils réservés..."

Dans une allocution à ce concert, M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, a annoncé "que ce concert était la première œuvre publique pour arriver à l'érection, à Saint-Malo d'un monument à Jacques-Cartier, et que l'initiative de l'idée de reconnaissance au vaillant marin revient à sa digne descendante, Mlle Victoria Cartier qui a organisé ce brillant concert."

La "Vérité", de Paris, sous la signature de Arthur Coquard publie un long article sur Mlle Cartier, au cours duquel nous pouvons lire:

"Voici qu'à l'occasion de la fête nationale des Canadiens-Français et pour la souscription à l'érection, à Saint-Malo, de la statue de Jacques-Cartier, une jeune Canadienne, Mlle Victoria Cartier, justement fière d'avoir dans les veines du sang de l'illustre Malouin, vient de donner, dans la belle salle de l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles, un concert qui mérite n'être point passé sous silence.".

Le "Rappel", le "Public", le "Minestrel", sous la signature de Bourgault-Ducoudray, "le Monde Musical", le "Progrès Artistique", tous journaux de Paris, le "Guide Musical", de Bruxelles, "The Musical Courier", de New-York, font de très longues mentions de ce concert, n'oubliant pas d'omettre qu'il a été donné pour aider à l'érection d'une statue à Jacques-Cartier, à Saint-Malo.

Le programme même de ce concert que j'ai, en ce moment, sous les yeux, était ainsi libellé:

A L'OCCASION DE LA FETE NATIONALE DES CANADIENS-FRANÇAIS, ET POUR LA SOUSCRIPTION A L'ERECTION A SAINT-MALO DE LA STATUE DE JACQUES-CARTIER. Concert donné par Mlle Victoria Cartier, etc., etc.

La "Presse", de Montréal, en date du 23 novembre 1899, annonce, en gros titres, qu'un comité se forme à Saint-Malo pour ériger un monument à Jacques-Cartier, et que "l'initiative de ce patriotique projet revient à Mlle Victoria Cartier, de Montréal."

Le "Sorelois", de Sorel, où Mlle Cartier naquit et où elle vécut les années de son enfance, le "Pionnier" de Sherbrooke, l'"Album Universel", de Montréal, ont annoncé le projet de Mlle Cartier et lui ont rendu hommage de cette idée touchante de patriotisme et de grand sentiment.

A cette époque, un comité se forma à Saint-Malo pour soutenir et développer le projet de Mlle Cartier. Mais rien ne fut fait, soit que les membres ne pussent s'en occuper activement, soit que de nouveaux devoirs, appelassent, sur un autre théâtre, celle qui aurait pu en être l'âme dirigeante.

Quelques années s'écoulèrent.

Vint le doux sonneur de lyre, Botrel, dont les chants aimés, les poétiques accents, firent tomber les pièces canadiennes et françaises, dans l'escarcelle tendue par un autre groupe de Malouins, formé en second comité. Plus heureux que le premier, celui-ci a vu la réalisation de ce qui n'avait été jusque là qu'une large ébauche.

Du haut des remparts de Saint-Malo, devant la mer, se dresse la statue de notre découvreur et colonisateur de la Nouvelle-France. Dans une attitude énergique et fière, il indique, du geste, qu'au delà de l'immense étendue, battent et s'émeuvent des cœurs toujours français.

Mais à ces fêtes si belles, — dont le "Journal de Françoise" espère bientôt reproduire quelques personnels échos, — nous pouvons regret-

ter n'avoir pas vu le nom de Mlle Cartier au nombre des invités. Outre que sa filiation collatérale avec le héros du jour lui donnait raison d'espérer cet honneur, nul ne peut nier, maintenant, la part qu'elle a prise à l'œuvre qui vient d'être complétée à Saint-Malo, et ses droits à prendre place, elle, l'artiste distinguée, à côté de la fille d'un sir Georges Etienne Cartier.

Le Canada n'en eut été que plus fier.

FRANÇOISE.

Comme un lis

A Madame Isaie Préfontaine.

Je connais un beau jardin, si beau que, par un instinctif attrait, tous s'y arrêtent, pour en respirer le parfum délicieux. C'est un grand bouquet aux harmonieuses couleurs, où des milliers de pétales se jouent de la brise et exhalent un arôme très doux qui pénètre jusqu'à l'âme.

Ce jardin appartient à un châtelain qui adore les fleurs et qui s'est servi de l'art le plus exquis pour créer ce chef-d'œuvre.

Souvent, la gracieuse châtelaine parcourt les vertes allées de cet Eden et anime tout par ses sourires qu'elle prodigue aussi bien à l'égoïste narcisse qu'à l'humble petite violette...

. . . .

Un ange, passant par là, un jour, et, surpris de trouver tant de divines senteurs sur la terre, s'arrête, étonné. Se frayant doucement un chemin, avec sa grande aile blanche, à travers les roses et la glycine, il arrive au milieu d'une touffe de fougères à dentelure si fine qu'on croit à une dentelle de la Vierge, et se demande où il peut bien être tombé pour trouver une telle ressemblance avec les jardins des cieux! A chaque pas, c'est pour lui, un enchantement, et à chaque fleur, un enivrement.

Soudain, le voyageur céleste, cesse sa course étrange et avec un frôlement mystérieux, disparaît dans un étroit sentier pour mieux voir un tableau qu'il vient de découvrir là-bas, tout au fond...

Une jeune femme, assise sur un banc de mousse, se tient penchée sur un lis qui se balance fièrement sur sa tige en effleurant le visage de sa voisine ; il semble la caresser... et l'on dirait que sa corolle met un baiser sur ce front d'albâtre qui se reflète sur lui...

C'est la châtelaine en contemplation devant son lis... sa fleur préférée. A ses yeux que sont les autres auprès de celle-ci!... elle n'a pas seulement des pétales et du parfum, mais elle a aussi son langage...

"Cher lis, comme tu es beau maintenant et comme je suis fière de toi". Et tendrement, elle le prend et lui parle tout bas.

Ce lis, c'est le sien, depuis qu'il est petit qu'elle le soigne, qu'elle le protège de tout danger ; il était si frêle alors et réclamait une tendresse si grande! Aujourd'hui, enfin, le voilà épanoui! Plus de tourments ! Oh! comme elle est heureuse, et comme chaque jour il lui semble plus charmant et plus beau...

Hélas! l'Ange silencieux, fut jaloux de tant de fraîcheur et de pur amour ici-bas! Au Paradis, le Seigneur serait content peut-être d'un pareil trésor. A cette pensée toute pour le Maître, il se glisse jusqu'au groupe de la femme et de la fleur, et sans bruit, avec une faucille d'or comme les anges en tiennent cachée dans les replis de leur tunique immaculée, brusquement, sans pitié, il pris le beau lis tant aimé et à longs battements d'ailes, arriva aux cieux avec sa moisson délicate qu'il déposa près du trône de l'Eternel!...

...Et l'Eternel eut un regard d'une douceur infinie pour la pauvre fleur... tandis que dans un beau jardin de la terre, un pleur coulait sur le bord des paupières d'une jeune femme, assise sur un banc de mousse...

. . . .

C'est avec une larme de mère que Dieu fit la rosée des fleurs du Paradis!

UNE AMIE.

A propos d'un livre

Sous ce titre, M. le docteur Nadaud, écrit un article dans l'"Union Médicale", dans lequel il recommande fortement un livre d'hygiène infantile, "Pour lire en attendant Bébé", (1) par le Dr Donnadieu, médecin français.

Ce traité a obtenu un immense succès tant en France que dans les colonies françaises, et, est appelé à être d'un grand secours aux jeunes mères qui ignorent tout du grand acte de la maternité.

On ne saurait donc trop aider à la diffusion d'un pareil volume, qui peut rendre de si grands services non seulement à la mère mais à l'enfant, puisque les deux sont si intimement liés l'un à l'autre.

"On voit, en ce pays, écrit le Dr Nadaud, chez les femmes des autres nationalités, une petite bibliothèque privée, soustraite aux profanes regards, où la jeune mère s'inspire. Quand on reproche aux nôtres leur manière d'agir, leur impudence à violer l'hygiène, elles nous répondent avec beaucoup de justesse que pour savoir vivre il faudrait qu'elles l'eussent appris quelque part. Mais où donc peuvent-elles s'éclairer ? Qu'est-ce que notre peuple a sous le pouce en fait de livres? Ne sait-on pas d'abord que le métier d'auteur est la dernière des besognes lucratives en ce pays. Pour se dégrossir en matière d'hygiène, il faut beaucoup d'almanachs destinés à faire mousser des drogues brevetées, et beaucoup d'insipidités de nos bibliothèques paroissiales!

"Venons donc au secours de nos femmes. Elles vont à la maternité comme des aveugles qui côtoient un précipice. Elles apprennent ce qu'il faut savoir quand elles ont payé bien cher leur inexperience, quand leur santé est à jamais compromise,

---

(1) En vente chez Déom Frères, libraires, rue Ste-Catherine, Montréal.

que les mortalités ont désolé leur foyer, que leur chambre nuptiale est devenue "un mémorial de deuil écrit du doigt de la mort". Elles apprennent comment éviter les maladies de l'enfance quand elles ont largement contribué au lourd tribut de chair humaine que la Province de Québec paie annuellement au Minotaure de la gastro-entérite."

Voilà de bonnes et sages vérités. Avis aux jeunes mères et à toutes les candidates à la maternité. Nous nous faisons un devoir d'attirer l'attention sur tout ce qui peut être nuisible au développement de la santé morale et physique de vos enfants, en même temps, que nous indiquons, avec empressement, tous les moyens à prendre pour prévenir ou enrayer les maux à craindre et à guérir.

LA DIRECTRICE.

Neurasthenie feminine

A la dernière séance de l'Académie de médecine, le docteur Edmond Vidal a présenté une communication fort intéressante sur le traitement de la neurasthénie féminine.

Le sujet étant des plus intéressants, puisque la neurasthénie est une des maladies qui font, en ce moment, le plus de ravages, j'ai pensé qu'il serait bon de demander au docteur Vidal quelles étaient les causes principales de cette affection et à quels symptômes on pouvait la reconnaître.

—C'est une bonne œuvre à faire, m'a dit M. Edmond Vidal, que de vulgariser les caractères de la neurasthénie féminine, car c'est une maladie si bizarre et si complexe, que neuf fois sur dix on soigne de travers les personnes qui en sont atteintes. On dit couramment, et bien à tort, que la neurasthénie est une maladie nouvelle, une maladie à la mode. Saurait-il d'abord y avoir une mode pour les maladies? Tout au contraire, c'est un mal vieux comme le monde, ainsi que tous les autres, hélas! et depuis longtemps connu.

Sous le nom d'hypocondrie, de mal hypocondriaque, de nervosisme, et cent autres vocables divers, nous le trouvons décrit dans les œuvres de Galien, de Sydenham, de Stoll et de Robert Whytt ; mais c'est seulement le Dr Béard, de New-York, qui a étudié la neurasthénie comme entité morbide et a démontré que c'est une névrose caractérisée par un affaiblissement durable de la force nerveuse, et par une irritation douloureuse des organes et en particulier des appareils digestifs et circulatoires.

—Quelles sont à votre avis, docteur, les causes qui déterminent la neurasthénie chez la femme!

—Elles sont de plusieurs sortes, mais la principale est certainement le surmenage. J'entends par là, non seulement le surmenage cérébral, provoqué par l'excès de travail intellectuel, mais encore celui qui provient de la sphère des facultés affectives du cerveau. Plus que l'homme, la femme paie un lourd tribut aux passions dépressives, et les deuils cruels, les longs chagrins, les revers de toutes sortes, la conduisent à l'épuisement nerveux. Les veilles prolongées, pour le travail ou le plaisir, les contrariétés quotidiennes, les affections contrariées, les difficultés de la vie matérielle qui s'ajoutent, pour beaucoup, à un labeur fatigant, sont autant de causes de neurasthénie pour les jeunes filles ou les jeunes femmes que la nature n'a point douées d'une grande force de résistance.

—Et à quels symptômes peut-on reconnaître les premières atteintes de cette maladie?

—Charcot a précisé de façon certaine les stigmates de la neurasthénie: maux de tête fréquents, dyspepsie, perte de l'appétit, dépression cérébrale et insomnies, signes nettement définis autour desquels évoluent en satellites mille troubles de toute nature, faisant de la neurasthénie la plus compliquée des affections.

Ainsi que je l'ai dit dans ma conférence, ajoute le docteur Vidal, la neurasthénie féminine a pour trait dominant un découragement profond, une disparition plus ou moins complète de la volonté qu'accompagnent des sensations douloureuses plus ou moins intenses dans tous les organes. Il semble qu'à mesure que diminue la volonté augmente la sensibilité organique, en même temps que se faussent les sensations. Durant le trajet de l'organe sensible à l'écorce cérébrale, qu'il s'agisse du toucher, de la vue ou de l'ouïe, la sensation se transforme, et telle impression qui, pour le cerveau bien équilibré serait perçue comme agréable, parvient à la neurasthénique sous une forme douloureuse par sa nature ou par son intensité.

Le moindre effort devient pénible, cause une lassitude extrême, entraîne des vertiges tels que la malade, renonçant aux sorties, passe ses journées assise ou étendue dans l'oisiveté complète, la lecture, l'écriture, les travaux d'aiguille ou de broderie, la conversation même devenant insupportable.

Les neurasthéniques en arrivent, comme l'a dit Schopenhauer, "à considérer le monde, au point de vue représentatif comme un musée de caricatures, au point de vue intellectuel comme une maison d'aliénés, au point de vue moral comme une caverne de voleurs".

—Y a-t-il contre la neurasthénie féminine des moyens préventifs?

—Certainement, et on ne saurait trop les préconiser, car cette terrible maladie tend à prendre chez tous les peuples civilisés des proportions inquiétantes.

Une bonne hygiène, une vie régulière, un travail sagement exécuté et pas trop fatigant, sont évidemment les meilleurs moyens d'éviter la neurasthénie.

—Guérit-on facilement de cette affection?

—Facilement, non ; mais on en guérit en se soumettant à une thérapeutique rationnelle de la neurasthénie.

Il ne faudrait pas entendre par ce

mot, un traitement médicamenteux quelconque ; mais l'intervention des agents physiques, de l'électricité, de l'hydrothérapie et surtout de la psychothérapie. L'action morale exercée par le médecin et le milieu sur la neurasthénique constitue un des plus puissants agents thérapeutiques que l'on puisse mettre en œuvre. En ajoutant à une hygiène physique et morale rigoureusement observée, quelques séries d'injections de "sérum artificiel", on finit, la plupart du temps, par avoir raison de la dépression nerveuse, cause initiale de la maladie. Mais il faut surtout que le traitement soit fait à temps et que le médecin, égaré par les symptômes multiples de la neurasthénie, ne soigne pas la malade pour des affections tout autres et ne lui impose pas une médication qui ne peut qu'aggraver son mal au lieu de le guérir.

Ces diverses indications sont précieuses à recueillir et me paraissent de nature à éviter de fâcheuses méprises aux personnes qui auraient une tendance à traiter par le ,mépris certains malaises qui ne sont que des symptômes de neurasthénie. Trop souvent, dans les familles, on traite de malades imaginaires, les jeunes femmes ou les jeunes filles atteintes de cette affection, et cela parce qu'elles ne peuvent préciser d'une manière certaine les souffrances qu'elles éprouvent. C'est une grave erreur et l'on ne saurait trop combattre cette maladie sournoise et dangereuse dont les conséquences sont des plus redoutables, non seulement au point de vue physiologique mais au point de vue social, puisqu'elles sont de nature à porter une sérieuse atteinte à l'avenir de notre race.

Jeanne BREMONTIER.

HYMEN

Le muguet disait à la pâquerette :
" Je suis toujours seul dans le jardinet :
Le printemps est doux et l'amour renait,
Tu me parais bonne, aime moi fleurette."

Et la pâquerette au muguet disait :
" Je suis seule aussi, je suis bien pauvrette !
Hier j'ai pleuré d'entendre... discrète,
Un merle amoureux qui, bien gai ! jasait".

Alors les deux fleurs pleines de tendresse,
Changèrent leur peine en la même ivresse.
En un seul sourire, en un seul bonheur..

Et, passant par là, poète flaneur,
J'ai vu le muguet et la pâquerette. .
Oh ! j'ai regretté n'être pas fleurette !

Enry d'Els.

Cours de Mlle Lanctot

C'est lundi, 26 juin, sous la présidence de M. l'abbé Bélanger, curé de Saint-Louis de France, qu'eut lieu la distribution des prix aux élèves des cours particuliers de Mlle Lanctôt.

Nous aurions douté du mérite au nombre des volumes remportés par la plupart des soixante-dix élèves de ces cours, si dès le commencement de la séance, on ne nous eut appris la manière de procéder chez Mlle Lanctôt.

Bien que les leçons soient particulières, des concours sont organisés sur toutes les matières enseignées. Les concurrentes se réunissent au jour et à l'heure arrêtés d'avance pour recevoir en même temps les épreuves, toutes par écrit, et les résoudre là même, sous surveillance, et sans aucun auteur à leur disposition. La directrice s'oblige à un seul prix sur chaque matière et à tenir compte des "ex-aequo". Mais il arrive que chaque année, les élèves se font un peu des "ex-aequo", et pour ne parler que de cette dernière fois, Mlle Lanctôt s'est fait prendre à cinq et même six candidates dont le mérite est égal! Que faire en pareil cas? Reprendre les concours, — ce qui serait à n'en point finir, — ou tirer au sort?...

Ni l'un, ni l'autre, chaque élève reçoit ce qu'elle a gagné, la directrice s'estimant fort heureuse de récompenser, avec justice, l'émulation et le travail.

La séance, charmante, s'est agrémentée de musique vocale et instrumentale et l'auditoire a remporté des élèves comme de leur directrice, le plus aimable et le plus durable des souvenirs. Mlle Lanctôt fait preuve dans ses cours particuliers, non-seulement de science et d'éducation, mais d'un très grand tact, d'un jugement et d'une énergie enviables. Nous l'en félicitons sincèrement.

Les microbes dans l'antiquité

De ce que l'on ne parle des microbes que depuis peu de temps, il ne faudrait pas se hâter de conclure que ces intéressants individus sont nés d'hier.

En voici d'ailleurs une preuve historique cueillie dans un passage d'Hérodote, qui a trait à l'expédition de Cyrus contre Babylone.

Oyez plutôt :

"Le grand roi ne se met en campagne qu'il n'ait avec lui beaucoup de vivres et de bétail. On porte aussi à sa suite de l'eau du Choaspes, fleuve qui passe à Suse: le roi n'en boit point d'autre. On la renferme dans des vases d'argent, "après l'avoir fait bouillir", et on la transporte à la suite du prince sur des charriots à quatre roues traînés par des mulets, etc..."

Cyrus faisant bouillir son eau avant de la boire, voilà qui ne rajeunit pas les microbes.

Le cœur des femmes n'admet pas qu'on ait des droits. — Guy de Maupassant.

« Loup, y es-tu ? »

On est à table. Zette et Poum, à côté l'un de l'autre, — ils ont promis d'être sages, — frétillent comme des couleuvres. Les parents de Zette font honneur aux parents de Poum: la belle nappe russe, les verres gravés ; il y a des fleurs et des fraises, les grosses fraises qu'on saupoudre de sucre cristallisé. Et Poum a fait une tache sur la nappe, et il l'a cachée sous un petit crouton de pain. Mais Zette la voit, cette tache, et la lorgne d'un air discret de maîtresse de maison. Poum, humilié, boit un léger coup de bourgogne.

Il est inquiet, Poum. Un ingénieux méfait pèse sur sa conscience, et sa mère lui a juré qu'elle en ferait la proclamation à voix haute, au dessert. Il va être déshonoré publiquement, cloué à un pilori d'infamie. La belle boîte de dragées roses, vertes, lilas, (pistaches, liqueurs, chocolat) qu'on a donnée à sa mère, par quel artifice toutes les dragées en sont-elles devenues blanches? C'est que Poum les a sucées, une à une, en habile faussaire, assez pour en enlever la couleur, pas trop, de façon qu'elles aient l'air d'avoir toujours été des dragées blanches. Mais sa mère n'a pas été dupe; stupéfaite, elle a voulu éclaircir le mystère: Poum a tout avoué. Et maintenant la honte l'attend ; il va connaître les éclats de rire qui bafouent, les regards indignés des grands-parents, les larmes de sel si amères, le désespoir profond comme un gouffre. Il n'ose regarder sa mère, de peur que ça lui rappelle son serment ; mais mentalement, avec une ferveur extatique, il implore: "Ne le dis pas! Oh! ne le dis pas!..."

Elle ne le dit pas, oh! paradis des anges! Elle ne le dira plus maintenant, car on s'est levé de table: et Zette et Poum, délivrés de la contrainte de se taire et de rester immobiles, gesticulent, grimacent, courent dans le jardin ; ils ont des ailes aux pieds. Puis tout d'un coup, ils s'arrêtent sous un bosquet ; Zette a réfléchi qu'elle était une dame, qu'elle ne devait pas chiffonner sa robe, qu'elle avait à faire les honneurs de chez elle.

—Causons! dit-elle.

Et, tenant Poum à distance par son incomparable air de dignité, elle s'asseoit comme en visite, très correcte, sur le bout du banc. Il fait un jour d'orage, les mouches sont insupportables, une odeur de roses chaudes embaume ; les feuilles de la tonnelle, par transparence, sont sous le ciel bas et sombre, d'un vert très clair et très frais.

Zette et Poum, sournois, s'épient. Poum fait exprès de se taire ; il aime mieux jouer, et au fond trouve que Zette pose d'une façon ridicule, avec son nez en l'air et son maintien affecté. Mais il subit le prestige, il est esclave. D'ailleurs Zette se décide à parler. Et quand elle parle, Poum a beau feindre le détachement et l'insouciance, les quenottes blanches de Zette, sa petite framboise de bouche, ses cheveux blonds nattés exercent sur lui une fascination extraordinaire.

Mais, tout de même, il ne faut pas qu'on le prenne pour un nigaud. Zette a l'esprit si inventif! on ne peut croire tout ce qu'elle dit. Poum n'oserait affirmer qu'elle ment encore, mais sûrement elle brode, elle arrange. Et un aplomb, avec cela!

—Oui, dit Zette, j'aurai pour cet hiver une robe bleue, avec des volants, une très belle robe de satin bleue, comme maman en portait une le jour de son mariage.

—Tiens, fait Poum, ironique et ravi de la trouver en faute, je croyais qu'on se mariait en robe blanche?

—Maman, dit Zette piquée, portait une robe bleue le jour de son mariage ; je le sais bien, je l'ai vue.

Poum ricane:

—Tu l'as vue? Tu étais donc née?

—Certainement, déclare Zette, j'avais quatre ans.

C'est absurde, ce qu'elle dit là! c'est invraisemblable! c'est monstrueux! C'est idiot, tout simplement. Ça ne fait rien. Elle l'a dit, parce que ça lui a passé par la tête, et elle le soutiendra mordieus, du moment que Poum hausse les épaules et s'esclaffe.

—Je te parie que ce n'est pas vrai!

—Tu le paries?

—Certainement!

—Eh bien, déclare Zette, je vais le demander à maman!

Poum est perplexe, Zette paraît si sûre de son fait! Après tout, on ne sait pas: il y a des choses si drôles, le monde est plein de mystères... Zette voit son hésitation et avec une ruse d'Apache en profite pour s'écrier:

—Tu me crois, maintenant?

—Non, fait Poum résolument. Et je te défie de le demander à ta maman.

—Tu m'en défies!

—Oui, oui, oui! — Et il frappe du talon, trois fois.

Zette est exaspérée de n'être pas crue sur parole, d'autant plus qu'elle n'est pas convaincue du tout, oh! du tout ; mais l'amour-propre!...

—Eh bien! Monsieur, venez voir!

Monsieur... quelle injure, quel reproche dans ce mot! Mais Poum est bien vengé. A peine Zette galopant s'est-elle jetée dans les bras de sa mère, lui a-t-elle, à voix basse heureusement, raconté la cause de leur querelle, sa mère devient rouge et la repousse en s'écriant :

—Petite sotte!

Aie! voilà Zette confondue qui s'éloigne, des larmes dans les yeux.

"Je le savais bien, pense Poum ; on se marie en robe blanche, et les enfants n'y assistent pas, parce qu'ils dorment encore sous les choux! Les choux ou les roses?... A moins qu'ils n'arrivent en bateau de la Chine?..." Mais généreux, il voudrait faire oublier à Zette son humi-

liation, et c'est doucement, gentiment qu'il propose:

—Zette, veux-tu jouer au loup?

Zette boude, et il faut un quart d'heure à Poum pour épuiser sa persuation.

—Oh! bien donc, fait-il enfin, n'y jouons pas.

—Si Poum, je veux bien!

Ah! la finaude! c'est toujours comme cela. Quand on veut, elle ne veut pas ; quand on ne veut plus, elle veut. Attends un peu! Et il déclare insidieusement:

—Tu seras le loup!

—Non, ce sera toi!

—Eh bien, ce sera moi!

Crac! elle s'y est prise. C'est bien simple: il n'y a qu'à dire le contraire ; et Poum, qui voulait faire le loup, est ravi de son astuce. Zette est attrapée, c'est bien fait pour elle. Elle se console en disant:

—Au moins, tu me feras bien peur?

Poum se convulse les traits, roule les yeux, claque des mâchoire, hurle: — Hou! hou!

Zette se cache les yeux de la main, horrifiée d'avance, et exige encore:

—Et puis, tu seras très long à t'habiller!

Poum, d'ordinaire, se presse trop, fond sur sa proie si vite qu'à sa place un vrai loup, décemment, n'aurait pas eu le temps d'enfiler ses culottes. Il promet, il promet tout, s'éclipse, se cache au plus profond du jardin, tandis que Zette, le cœur battant, attend le: "Hou! hou!" strident et prolongé qui annonce que "Ça y est!"

Une délicieuse angoisse mord son cœur et c'est d'une voix très mal assurée, les yeux au guet et les oreilles tendues, qu'elle fredonne:

Promenons-nous dans le bois
Pendant que le loup n'y est pas,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.

Et de toutes ses forces:

—"Loup, y es-tu?"

Lointaine, pacifique, — mais ne t'y fie pas!... la voix de Poum répond:

—Je mets mes lunettes.

Promenons-nous dans le bois....

—"Loup, y es-tu?"

—Je mets mes bas.

Il met ses bas, bon! on a le temps. Et Zette attirée, magnétisée, se rapproche avec terreur et ivresse du taillis noir où Poum mime la scène et tousse caverneusement.

Promenons-nous dans le bois....

Comme tout est vert, doux et frais! Le soleil a reparu, il fait très chaud: quelle joie de vivre, avec le sentiment profond du péril, du loup qui est là, tapi, invisible, frottant sa rude fourrure aux troncs d'arbre, aiguisant ses griffes sur le sol, et fixant sur elle ses prunelles de braise. Le loup, le loup des forêts, des neiges, le loup qui mange les hommes et dévore les chevaux!...

—"Loup, y es-tu?"

Elle chevrote, la voix de Zette ; et avec une redoutable bonhomie, le loup répond:

—Je boutonne mon gilet.

Se sauver au but sans attendre, fuir lâchement, Zette en a une envie folle, mais "ce ne serait pas de jeu" ; et puis l'amère volupté la tient ; il faut boire la terreur à petites gorgées. Promenons-nous..... dans le bois! Loup y es-tu? Il endosse son paletot. Il assure son chapeau. Il prend son parapluie. Un dernier, étranglé, suffocant:

—"Loup, y es-tu?"

—OUI! mugit une voix terrible, et les branches s'écartent dans un froissement brutal, le loup bondit, Zette prend ses jambes à son cou. Quelle poursuite! Hou! hou! Elle n'y voit plus, le cœur lui manque ; dans sa nuque, le souffle rauque.... Déjà la patte rude l'a effleurée deux fois. Zette alors pousse des cris affreux qui ameutent toute la maison, et Poum, hagard, les cheveux hérissés, saisi de la peur qu'il inspire, talonné par le danger invisible qu'il représente, se met à crier plus fort qu'elle, en goret qu'on égorge.

Tumulte, parents! Zette sanglote dans la robe de sa mère. Poum est vert et délire.

Qu'ont-ils, mais qu'ont-ils donc?

La peur, l'exquise, l'horrible, la déchirante peur!

Paul et Victor MARGUERITTE.

LE NEGRE

Ça avait été un vieux château-fort grognon, avec tours et machicoulis, douves et pont-levis. C'était maintenant une ravissante et vaste maison moderne. On n'avait conservé que les murs, de deux mètres d'épaisseur.

Je vous laisse à penser les fenêtres que cela faisait, malgré leur largeur! de véritables embrasures. Les douves sont pleines d'eau courante où l'on pêche de chez soi, de son lit même, en se penchant un peu —comme fait le spirituel et savant Monestier, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Au-delà, le parc immense avec ses sapins au port d'arme qui portent de si beaux plumets verts.

Château, maison et parc se nomment le domaine de Dombar.

La jeune comtesse de Bresles l'habite avec sa mère et son frère durant l'été, et l'on y mène joyeuse vie. Le jour on fait des excursions et des cavalcades, le soir on danse, à moins que l'on ne compte des histoires. Ce qui n'arrive guère que lorsque M. Monestier est au château. Il en sait à faire dresser les cheveux sur la tête.

Il y avait bien ce soir-là une vingtaine de personnes au château de Dombar, toute la haute et basse parenté de Mme de Bresles. On riait comme des fous, parce que la vieille madame de Précontal qui est myope, a pris à partie le nègre en bois d'ébène qui orne l'antichambre, et l'a tancé d'importance.

Ce nègre, d'un travail très-ancien, très naïf et très habile, est sur un socle assez bas, de grandeur naturel-

le et dans l'attitude du dieu du silence. Un doigt sur les lèvres. Il rit d'un rire singulier montrant des dents d'ivoire. Cette tête picaresque ne manque pas de caractère, et je ne l'avais jamais vue sans être frappé de sa sombre gaieté.

Le nègre était là de temps immémorial. L'antichambre du château, toute en marbre vert des Pyrénées, avait été conservée telle pour la maison moderne, et cette curieuse, cette précieuse pièce sculpturale occupait toujours la place d'honneur.

Ce nègre était d'ailleurs merveilleusement conservé. Seulement, un clou à tête carrée était enfoncé dans sa gorge. On ne savait à quelle époque remontait cet acte de vandalisme.

Mme de Précontal avait donc pris le nègre pour un valet de pied, et l'on s'amusait encore de sa colère comique, lorsque M. Monestier fit son entrée dans le salon.

Le bon vieillard était la coqueluche des jeunes filles. Il fut bientôt entouré.

—Vous voilà donc enfin! où étiez-vous ! nous vous avons attendu pour dîner plus d'un grand quart d'heure!

—C'est ma foi vrai! je n'ai pas dîné!

Un éclat de rire accueillit de toutes parts cette confession.

—J'avais bien, ma fine! d'autres chats à fouetter. J'étais dans la bibliothèque.

—Et vous n'avez pas entendu la cloche?

—La cloche! Il s'agissait bien de cloches!

Il tira de sa poche un vieux parchemin sur lequel étaient tracés quelques caractères en langue gasconne, suivait une courte relation en vieux français.

—Eh bien, mes enfants, il s'en est est passé de belles ici! j'en ai encore la chair de poule.

Chacun courut, roula qui son fauteuil, son pouff, son tabouret.

Le vieux savant, en un clin d'œil, fut entouré d'un infranchissable cercle de soie, les visages attentifs, les yeux allaient au-devant de ses paroles...

—Voilà une histoire ! Et une vraie, vous voyez bien mon petit papier. On ne mentait pas dans ces temps-là.

—L'histoire! vite!

—C'est assez court — vous allez voir. Ce papier vient de l'abbaye de Casteiferry, qu'on a pillée en 83. On a apporté ici une partie des archives. Je me suis plu à feuilleter les cartulaires, et cette note est tombée sous ,mes yeux.

La phrase gasconne en grosse écriture, signifie:

"Je confesse au révérend que j'ai fait mourir la comtesse dans la chambre muette de Dombar."

Ce jour d'huy, 21 mars 1614, messire comte de Bresles et d'Anjeux, m'a déclaré, sous le sceau de la confession, la mort de la comtesse, sa femme, surprise en malefaute d'adultaire. Et lui ai, pour pénitence, fait écrire cette déclaration qui sera conservée ès archives de l'abbaye.

Le 10 mars, le comte de Bresles rentrant de la chasse aux bois d'Anjeux, fut assuré par un valet qu'il avait à cette intention aposté au château, que le sire de Hocqueton, son voisin, et supposé l'amant de la comtesse, était entré au château de Dombar par la poterne.

Il existe au château une chambre secrète dont le secret n'est connu que des maîtres de la maison ; dans ladite chambre on se réfugie en grand danger. La dame de Bresles entendant le retour prématuré de son époux, imagine de cacher le sire de Hocqueton dans cette partie mystérieuse de la maison.

Le comte de Bresles demeure deux jours au château sans quitter sa femme — qui était dans la douleur et les larmes, sachant son cher et tendre amant dans les tortures de la faim — ne la questionnant point, et se doutant du cas, d'autant que la comtesse connaissait de lui le secret de la chambre muette.

Le troisième jour il donna une grande fête — on vint des environs danser au château et dîner en la salle à manger. La pauvre comtesse, plus morte que vive, attendit que les convives fussent occupés aux chansons,et se glissant par l'huis secret alla porter des vivres au sire de Hocqueton et tenter de le faire fuir.

Lors, le comte de Bresles se leva, poussa le ressort de la chambre muette, et la pauvre dame et le pauvre sire furent pris comme au trébuchet.

Depuis, on ne parla plus de sa femme qui fut censée avoir suivi,durant la fête, son galant en pays étranger — car on les revit plus ni l'un ni l'autre. La tradition dit que le secret de la chambre est dans le mascaron du seigneur Harlequin, personnage de la comédie italienne."

❖ ❖ ❖

—Ensuite! cria-t-on de toutes parts.

—C'est très intéressant, n'est-ce pas? Mais c'est tout.

La charmante comtesse de Bresles n'a plus qu'à nous montrer la chambre muette.

—La chambre muette! En vérité, votre histoire sur parchemin, mon cher monsieur Monestier, est un conte bleu. Il n'y a jamais eu de chambre muette. On n'a démoli du château que les tourelles. La masse est absolument intacte et nul n'a jamais entendu parler de semblables histoires. !

—En ce cas, je vois que nous allons avoir à résoudre le plus noir et, en même temps, le plus joli problème du monde. Nous allons retrouver séance tenante la chambre muette. Il suffit pour cela de mettre la logique aux prises avec le bon sens. Voilà j'espère un jeu de devinette sérieux et comme peu de personnes ont l'heur d'en trouver. L'aimable soirée que cela va faire!

On poussait à la fois dans le salon des clameurs d'enthousiasme et de terreur.

—Mais, mon ami, répétait madame de Bresles, en admettant que votre histoire ne soit pas un conte de moines, je ne vois pas où il y aurait dans mon château, place pour une chambre inconnue?

—Sous ce rapport, je pourrais

vous citer mille exemples de cachettes, d'oubliettes, etc., dont personne ne soupçonnait l'existence. Pourtant on vivait en contact avec elles. Une personne de mes amies avait un vrai cimetière de protestants sous les pieds et n'en avait cure. Les architectes d'autrefois étaient passés maîtres en cette matière. Maintenant, suivez mes déductions. Le comte, votre ancêtre, savait seul l'existence de la chambre muette. Il est probable qu'il n'a révélé à personne son secret, puisqu'à partir de cette époque avec laquelle nous avons de plus intimes rapports historiques, on n'en entend point parler. Il a gardé le fait au fond de sa conscience. Quant à faire disparaître les cadavres il aurait pu être surpris, et sans doute une enquête aurait suivi. La chambre muette était après tout la meileure des tombes. Donc, logiquement, madame de Bresles, votre aïeule et le sire de Hocqueton sont encore dans leur mortelle prison.

Si on eût trouvé cette chambre secrète en démolissant les tours de Dombar, — il est probable que tout le pays eût été sur pied pendant huit jours pour contempler cette curiosité. Il en resterait trace — et vous l'eussiez su avant tout le monde, vous dont le feu mari commanda les travaux.

Malheureusement une seule personne ici pourrait nous renseigner sur les événements contemporains.

—Qui! s'écrièrent tout d'une voix les assistants.

—Le nègre, répondit M. Monestier avec un sourire ironique, mais il est muet.

—Voici deux grandes heures que je réfléchis et j'avoue que je ne trouve pas la clef de ce monstrueux événement.

Où trouver cette chambre dans ce vaste château. Est-elle dans les caves? Non, le raisonnement le démontre. Il y avait une fête et les convives étaient en belle beuverie. Les caves étaient pleines de monde. Et la comtesse ne s'y serait point hasardée.

Il fallait donc que l'entrée fût dans les appartements particuliers. J'ai consulté le plan de 1580. La chambre à coucher de la comtesse était dans cette pièce même. En voici le plan. Là était le renflement de la tour aujourd'hui détruite. Cela vous a fait une armoire superbe, comtesse.

Il fallait que l'entrée en fût dans la pièce même où couchait le seigneur. Donc c'est ici qu'est l'entrée de la chambre muette.

On eût entendu voler un papillon dans le vaste salon de Mme de Bresles durant cette démonstration du logicien. Les glaces réflétaient des visages verdâtres de peur et les jeunes filles commençaient à se voiler le visage de leurs mains.

—C'est affreux, ce que dit le docteur Monestier, criait-on.

—Quoi, dit la comtesse, nous serions ainsi, près de cette malheureuse et de son amant. Nos danses les éveilleraient de leur éternel repos. Cela est impossible! D'ailleurs où voyez-vous ici trace de portes? Les boiseries sont visibles et ne cachent aucun mystère. On les a remplacées ou revernies.

—Et le parquet, madame, fit le vieux Monestier en se levant. Ce parquet de chêne massif? Croyez-vous qu'on y ait touché.

Une clameur générale poussée par les femmes l'interrompit. Il semblait qu'on marchât sur du feu.

—Docteur, vous nous faites une peur atroce.

Les hommes eux-mêmes semblaient s'intéresser à cet étrange récit.

—Mais, dit l'un d'eux, il est question d'un mascaron, du masque picaresque d'Harlequin. Nous n'avons ici aucune trace de cette sculpture.

—C'est là précisément ce qui me fait douter que nous réussissions. On aura supprimé le mascaron sans savoir ce qu'il pouvait indiquer.

—Mais, dit un autre, pourquoi l'abbé aurait-il gardé en écrit cette confidence? C'est peut-être quelqu'imagination.

—Oh que non pas, Monsieur! Le grand cachet de cire rouge du prieur était au bas. En voici la trace. C'était là une pièce importante. On tenait le seigneur avec un secret pareil. On était sûr du bon voisinage.

—Visitons cependant avec soin, fit la comtesse.

Aussitôt les bougies fouillèrent moindres interstices. On ne trouva rien. Enfin une jeune fille posa dans la main du nègre sa bougie.

—Cherche là, dit-elle, toi qui es le diable. Peut-être trouveras-tu. D'ailleurs, sournois, on affirme que tu le sais.

—Silence, mes enfants, s'écria soudain le père Monestier, devenu blême. Le nègre va peut-être parler.

On se tut une seconde. Cette légendaire statue avait bien l'air d'en avoir envie. Elle semblait promener sur l'assemblée son regard sardonique, et son sourire se moquait.

On revint bientôt de cette panique. On allait rire.

—Ne riez pas, ce que je dis est sérieux. Voyez ce visage noir. Rappelez-vous qu'Harlequin de la Comédie Italienne était noir, et que ce masque de la gaieté est de tradition. Peut-être habillait-on autrefois des couleurs bigarrées cette statue. — Peut-être...

—Le clou! le clou de la gorge, murmura la comtesse chancelante d'émotion. Le clou!

On ne riait plus ; les femmes commençaient à pousser des cris. Les hommes entouraient la statue.

—Vous avez raison, dit Monestier, le clou est là pour quelque chose. Il faut le retirer.

On courut aux tenailles. Ce ne fut pas sans peine et sans de grandes précautions qu'on réussit à le retirer du bois sans le briser. On sonda la place qu'il laissait béante. Mais rien n'indiqua la présence d'un mécanisme quelconque. On palpa la tête du nègre dans tous les sens. Aucun ressort ne se révéla. De guerre lasse on allait y renoncer. Lorsque Monestier s'écria:

—Les yeux doivent être mobiles!

On appuya sur l'orbe d'émail, les yeux cédèrent et tournèrent sur leurs orbites non sans avoir offert cette résistance que l'adhérence de

la rouille donne aux antiques rouages.

Tout le monde était réuni dans l'antichambre, autour de la statue mystérieuse. Comme aucun bruit ne s'était fait entendre, on crut à quelque jeu du sculpteur. Mais la comtesse, qui ne dissimulait plus sa frayeur, était rentrée au salon. On l'entendit soudain pousser un cri terrible. On courut à elle.

⁂

Un panneau de la boiserie du salon, d'une largeur d'un mètre environ, venait de glisser dans une rainure du parquet et descendait encore lentement, laissant à découvert une ouverture obscure d'où s'échappait un air nauséabond.

Monestier le plus brave, ou plutôt le plus philosophe des membres de l'assemblée, attendit une seconde et, prenant un flambeau des mains d'une jeune fille prête à s'evanouir, franchit résolument le passage obscur.

Il éclaira ainsi les parois matelassées d'un épais cuir de Cordoue d'une chambre sans meubles. A terre des vestiges d'un tapis.

Dans une étoffe métallique, qu'on reconnut pour être de ces merveilleux brocarts d'argent que Venise fabriquait exclusivement encore au XVIIe siècle, un squelette était enveloppé. L'humidité n'avait point mordu sur les fils inaltérables. Ce débris humain paraissait encore en être vêtu. Le crâne, détaché de la colonne vertébrale, était auprès.

A quelque distance de là, un autre squelette encore embarrassé d'une épée retenue autour de lui par une chainette d'acier rouillé. Celui-là était celui d'un homme grand et fort. Le squelette de la robe de brocart était celui d'une femme de petite taille.

Monestier sortit de la chambre muette au milieu des cris d'effroi et des évanouissements. On emportait la comtesse en proie à une crise nerveuse.

Pour mettre fin à cette crise, il courut au nègre. En appuyant sur les paupières en sens inverse, les yeux reprirent leur place et leur regard railleur. En même temps le panneau remontait lentement, cachant la tombe un instant révélée de la comtesse de Bresles et du sire de Hocqueton.

Quand l'émotion fut un peu calmée.

—Eh bien, mes enfants, interrogea le savant d'une voix altérée. — Que dites-vous de mes histoires?

Depuis ce temps, au château de Dombar, on ne pénètre plus dans cette partie de la maison. Le nègre est toujours à la même place, un trou béant au cou. Madame de Bresles veut que le repos éternel soit acquis dans leur retraite à ceux que leur mort terrible absout de leur faute.

Ernest BILLAUDEL.

Les dames et "Madame Nicotine"

Il n'est pas surprenant que "Madame Nicotine" compte au nombre de ses adorateurs beaucoup de personnes de son propre sexe, quand on considère les dures exigences de la vie moderne. La chaine sans fin des devoirs domestiques et mondains qui pèse sur les dames de la société les justifie pleinement de rechercher, parfois, la distraction que leur procure la cigarette.

On ne saurait les en blâmer, surtout si elles choisissent une bonne cigarette, telle que la "Diva", manufacturée spécialement pour elles, de pur tabac égyptien. Mises en paquets de dix avec bouts en liège.

Mlle de Ritha, la savante modiste que nous connaissons, met en vente, à de grandes réductions ses chapeaux de la saison. C'est donc le moment des bons marchés extraordinaires et des occasions splendides. En effet, si la vente des chapeaux de paille est à peu près terminée, on ne saurait dire pour cela que la saison d'été soit passée. Nous avons encore de beaux mois devant nous et tout le temps voulu pour porter les coiffures les plus légères et les plus aériennes. Il y en a même qui sont de toutes les saisons: voyez le chapeau Polo, par exemple, ou le chapeau de malines qui servent à toutes les températures. Ne négligez donc pas de saisir la chance qui s'offre à vous de parer votre tête de la façon la plus recherchée en allant chez Mlle Ritha, 747, rue St-Denis.

Propos d'Etiquette

Il y a des femmes qui s'imaginent que, pour voyager, elles doivent s'affubler des plus vieux chapeaux et des toilettes les plus fatiguées de leur garde-robe.

Tout ceci dans un but économique et dans l'impression que sur le voyage, rien ne saurait être trop mauvais ou trop négligé.

Voilà une grave erreur. Naturellement, il n'est pas question de se revêtir de toilettes pâles et tapageuses pour le chemin de fer et le bateau ; les dentelles vaporeuses, les chiffons légers, les mousselines neigeuses sont également hors de mises. Mais, il reste toujours le soin à apporter dans le costume qui doit être bien fait, de bonne étoffe, aussi smart que possible et confectionné de façon à s'adapter exactement à la taille de la personne qui le porte.

Le chapeau, qui ne doit pas être surchargé de garnitures, mais petit et de chic allure, s'harmonisera avec le ton de la toilette.

La bottine sera irréprochable. On ne voyage pas avec des souliers. On peut se permettre, cependant, les demi-bottines.

Les gants seront propres. On n'entreprend pas une longue distance avec une ombrelle trop fanfreluchée. L'en-cas est préférable. L'éventail, s'il y a lieu, sera modeste. Enfin, l'ensemble de la toilette, jusque dans ses moindres détails, sera simple, ce qui n'excluera ni l'élégance ni la distinction.

LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

CREME DE RIZ AUX FRAISES

Dans un peu de lait, on fait cuire une tasse de riz, puis on y ajoute le quart d'une petite boite de gélatine, dissoute dans du lait, on sucre au goût. Et après avoir laissé refroidir parfaitement, on y incorpore une pinte de crême fouettée, et l'on verse dans un moule rond. Au moment de servir, on démoule, on enlève le riz qui pourrait demeurer à la surface, on enlève un peu de crême au milieu du gâteau, et on remplit l'ouverture de fraises.

PECHES-SURPRISES

Procurez-vous de belles pêches saines et autant que possible venant d'être cueillies, et glacez-les soigneusement. Au moment de servir, pelez-les avec un couteau à lame d'argent, enlevez-en les noyaux à l'aide d'une cueiller et remplissez les fruits de crême fouettée à laquelle vous aurez mêlé des amandes pilées. Garnissez de cerises et servez immédiatement.

CONSEILS UTILES

CONTRE LES TACHES. — Frottez avec un bouchon de liège les taches produites par l'eau sur les meubles cirés. Frotter les marbres avec du savon noir dissous dans de l'eau bouillante. Si les taches proviennent d'un acide quelconque, il n'est d'autre ressource que la pierre ponce et le polissage.

TACHES DE SUEUR. — Rien n'est plus vilain à l'œil, rien n'est plus antipoétique que la vue des taches noirâtres qui apparaissent sous les bras et dénaturent entièrement la couleur de l'étoffe d'une robe. Pour les faire disparaître, on fait une dissolution de sel dans de l'eau et on en enduit la partie abimée, en évitant de dépasser les limites de la tache. Pour étendre cette dissolution, il est préférable d'employer un pinceau.

PAGE DES ENFANTS

CAUSERIE

HENRI IV, ROI DE FRANCE

Le 13 décembre de l'an 1553 fut un jour de fête, mes petites amies, pour les habitants du château de Pau, capitale du Béarn ; ce jour-là venait au monde le jeune Henri de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, celui que les Français devaient appeler un jour le bon roi Henri! Depuis les plus humbles du palais jusqu'aux maîtres, tous se réjouissaient du fond du cœur, car la naissance de cet héritier mâle comblait de joie et d'orgueil le vieux roi Jacques d'Albret qui basait sur cet héritier ses plus chères espérances.

Aussi, dès l'arrivée en ce monde du noble bébé, le roi s'empara-t-il de lui et s'occupa-t-il de son développement physique et intellectuel ; les parents s'inclinèrent devant la décision de l'aïeul, car ils savaient bien quel serait l'heureux résultat de l'éducation que comptait lui donner le seigneur d'Albret.

C'est au château de Coarasse, confiées aux soins de la baronne de la baronne de Miossens, que se passèrent les premières années de l'enfant; élevé dans les montagnes comme un vrai paysan, passant sa vie au grand air en compagnie des villageois de son âge ; il devint fort, agile, dur aux fatigues et aux privations, et se prépara, sans s'en douter, à la vie de luttes et de misères qui l'attendait au début de sa carrière politique.

Simple et bon, franc et brave, il conserva toute sa vie les qualités de confraternité qui devaient si sincèrement lui attacher son peuple et ses soldats.

Mais Henri dut quitter bientôt les cimes neigeuses du Béarn, sa mère chérie et ses amis les montagnards pour faire son éducation à la cour de France en compagnie de son cousin Charles IX, sous la sagetion du seigneur La Gaucherie, son gouverneur.

C'est surtout de l'enfance de Henri IV, de ses mérites et de ses vertus que je veux, petites lectrices, vous entretenir aujourd'hui ; je ne vous parlerai guère de la vie si remplie du bon roi, et je m'appliquerai seulement à vous faire connaître par une anecdote intéressante, un un des côtés du caractère de notre héros : sa noblesse, sa droiture et son patriotisme.

Le passage subit d'une vie libre et austère à l'existence fastueuse du palais étonna d'abord l'enfant ; mais, autant que possible, son gouverneur le maintint dans les coutumes rudes et frugales où il avait grandi, et bientôt l'habitude fut prise. Charles IX apprécia sa franchise et sa gaîté, son adresse au jeu ou à la course et en fit son compagnon... mais voici mon anecdote:

Un jour que, dans la salle d'études, Henri, attentif et sage, écoutait la leçon de son gouverneur, celui-ci prit un livre d'histoire et lut ce qui suit:

"En ce moment, le roi François perdit un de ses appuis, car le connétable de Bourbon, dauphin d'Auvergne, ayant été mécontenté par l'injustice de Mme Louise de Savoie, se tourna vers l'Espagne et donna le triste spectacle d'un prince traître à son pays..."

Une exclamation du jeune prince interrompit La Gaucherie qui, levant la tête, vit Henri pourpre et les yeux pleins de larmes.

—Répétez un peu ce que vous avez lu là, dit-il les poings fermés et le regard menaçant.

—Mais la trahison du connétable de Bourbon!

—Ah! vous en avez menti, s'écrie l'enfant en frappant du pied avec colère. Vous savez bien que les Bourbons sont de trop bonne maison pour renfermer un traître.

—Si Votre Altesse me croit capable d'altérer la vérité, pourquoi m'a-t-elle jusqu'à ce jour montré tant de confiance? répondit le gouverneur avec calme.

—Vous ne m'aviez jamais lu de pareilles choses. Pourquoi ditesvous que j'appartiens à une famille de traîtres? je suis donc un traître aussi?

—Non, mon cher enfant, votre âme est trop haute et trop noble pour cela... Mais continuons notre leçon. Nous disions donc que le connétable se tourna contre la France et prêta son concours à Charles-Quint, rival souvent heureux du roi François. Etant à la bataille de Rebec, le connétable rencontra Bayard mourant et le plaignit sur son état: "Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, répondit le chevalier sans peur et sans reproche, mais vous qui avez trahi le roi, la France et vos serments."

—Oh! le brave Bayard, voilà une belle réponse ; je l'écrirai, messire, je veux l'écrire, et en attendant je vais faire quelque chose.

Et saisissant une plume, il courut au tableau généalogique de sa famille.

—Que faitesvous ? lui demanda La Gaucherie.

—J'efface le nom de ce traître de connétable et je mets à sa place celui du noble Bayard.

—Que faites-vous? lui demanda La Gaucherie.

—J'efface le nom de ce traître de connétable et je mets à sa place celui du noble Bayard.

Une telle réponse combla de joie et d'admiration le précepteur du jeune enfant ; il connaissait ses qualités et prévoyait la brillante et haute destinée qui l'attendait. En effet, Henri IV devait accomplir de

PAGE DES ENFANTS

grandes choses, et bien que je ne veuille pas, en cette causerie, fatiguer votre mémoire, je ne puis passer sous silence les importants événements qui signalèrent la vie politique de Henri de Navarre devenu roi de France après tant de luttes et d'efforts ; je dois vous nommer lec victoires d'Arques et d'Ivry, le siège de Paris qui devait ouvrir au brave prince les portes de la capitale, le traité de Vervins signé avec l'Espagne, le célèbre édit de Nantes; enfin les vastes projets que le digne monarque avait conçus et qu'il aurait mis à exécution sans l'horrible forfait de François Ravaillac qui priva la France d'un protecteur, d'un père et d'un ami.

Que ne puis-je, enfants, vous raconter tous les traits de générosité qui embellirent le règne du souverain ; mais il me faudrait des volumes et je dois clore cet entretien en vous recommandant, cependant, de vous rappeler avec reconnaissance le nom du roi Henri IV qu'on surnomma le Grand, mais dont le premier mérite fut la bonté.

E. CARPENTIER.

VITTORIA COLONNA

Vittoria Colonna est bien une des plus intéressantes figures féminines de la Renaissance italienne, tant par sa beauté et ses talents que pour l'affection toute platonique qu'elle inspira au grand Michel-Ange. Elle naquit à Marino et fut la fille du prince Colonna. A l'âge de quatre ans, on la fiança à Francescos d'Avalos, marquis de Pescare, l'objet du premier et unique amour de sa vie. Elle se maria à dix-sept ans, et suivit son époux dans la ravissante île d'Ischia, où elle connut plusieurs mois de bonheur. Les gens heureux n'ont point d'histoire, et ceci s'applique à la vie conjugale de Vittoria, qui n'eut point de nuages, sauf les absences prolongées de son mari, causées par la guerre. Mais la grande joie de la maternité ne fut point accordée à la marquise de Pescare, et lorsque son mari fut tué sur le champ de bataille de Pavie, elle se trouva à 35 ans, veuve isolée et inconsolable. Sa beauté exquise, non moins que sa haute position, lui suscitèrent de nombreuses offres en mariage, mais elle les rejeta toutes, et jusqu'à son dernier soupir, elle demeura fidèle à la mémoire de son époux bienaimé. Après un séjour de 14 années à Naples, elle vint à Rome, et ce fut là qu'elle se rencontra pour la première fois avec Michel-Ange. Lui, avait soixante-quatre ans, elle entrait dans la cinquantaine. La légende raconte qu'ils se voyaient souvent dans la petite église de St-Sylvestre, et on peut aisément se les figurer arpentant les cloîtres silencieux, et se communiquant leurs désillusions de la vie, leur espoir dans l'au-delà...

Michel-Ange eut la douleur de survivre à son amie. Maintenant, depuis des siècles, leurs cœurs ont cessé de battre, mais ils ont donné à la postérité dans leurs sonnets, un souvenir ineffaçable du roman de leur vieillesse. Les sonnets de Michel-Ange ont un souffle noble et viril ; on y reconnaît aisément le créateur du "Moïse" et de la "Chapelle Sixtine" ; ceux de Vittoria Colonna sont empreints d'un beau lyrisme, ainsi que d'une teinte de mélancolie, qui atteste du grand malheur de sa vie. Le portrait que nous avons d'elle — peinte par Lefèvre, — est bien celui d'une femme de cœur et de génie : le front haut et bombé, les grands yeux limpides, respirant la candeur et la foi, les traits et le contour du visage d'une pureté tout classique et encadrés par les lourdes tresses s'un blond cendré, donnent un léger aperçu de ce qu'elle devait être cette noble Vittoria Colonna, qui réunit d'une façon si remarquable la perfection du corps unie à celle de l'esprit.

CHRISTINE DE LINDEN.

Amusette

UNE GRENOUILLE FLOTTANTE

Prendre un petit œuf blanc, vider la coquille et placer celle-ci de manière à ce qu'elle reste immobile. Remplir les deux trous (par lesquels on a vidé l'œuf) de cire fondue. Quand la cire s'est refroidie, coller un petit morceau de papier sur chaque ouverture. Puis découper une grenouille en papier brun assez dure, le corps de la grenouille ayant la forme et la dimension de l'œuf. Appliquer la grenouille sur l'œuf, la pressant toute autour, afin qu'elle en prenne la forme.. Mettez un peu de cire fondue sous chaque pointe que le papier aura formée. Appliquez de nouveau la grenouille sur l'œuf, et quand la cire se refroidira, grenouille et œuf seront collés ensemble et flotteront sur l'eau. On peut prendre la grenouille verte.

Un négociant présente son fils à un de ses amis.

—Oui, mon cher, le bambin n'a que douze ans, et déjà il vous roule un client comme toi et moi!



Un jour où sa mère reçoit du monde à dîner, Zézette a mangé en cachette la moitié d'un pot de confiture.

Le dessert arrive, la mère s'aperçoit du larcin.

Toutefois, ne voulant pas se fâcher devant ses convives, elle se tourne vers l'enfant:

—Si vous aviez une fille et qu'elle eut fait cela, mademoiselle, que lui diriez-vous?

—Je lui dirais, fait la petite Zézette, je lui dirais: "Mangez le reste, vilaine, mais n'y revenez pas!"

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VIII

(Suite)

Cette frayeur nerveuse se calmait peu à peu, maintenant qu'elle quittait l'ombre épaisse de la sapinière. Les pâles rayons du soleil d'hiver égayaient le paysage, un cliquetis de sabots résonnait sur la route longeant le parc, et, non loin de là, un gamin, insoucieux du garde, faisait un fagot de bois mort en chantant à pleine voix. C'étaient l'espace, la vie, la gaieté, la fin de la solitude, de l'obsession.

A bout de forces, Suzan alla s'asseoir sur un vieux banc couvert de lichen et de mousse, appuya sa tête au tronc rugueux d'un chêne, et, les yeux clos, les mains jointes dans un geste de lassitude extrême, elle chercha, en même temps que le repos, à se ressaisir avant de rentrer à Pennelière. Elle comprenait maintenant — trop tard! — que, sans réfléchir, mue par un sentiment de vanité blessée, d'agacement aussi contre Jacques, elle venait de faire une folie, de désobéir gravement à la baronne Heurtel. La petite vérole régnait à la ferme, impossible de le nier: la réalité apparaissait brutale et... belle : si brutale, si belle, que Suzan, oublieuse de sa terreur, oublieuse du blâme qui l'attendait à Pennelière, ne songeait plus qu'au baiser du docteur sur cette face couverte de pustules.

"C'est affreux! c'est horrible! murmurait-elle, mais que c'est grand, mon Dieu ! C'est plus que grand, c'est héroïque."

Par une étrange réminiscence, elle "entendit" soudain son petit vicomte disant un jour, d'un ton léger:

—Moi, un simple mal au doigt m'écœure. J'aime mieux jeter deux louis que de voir cela.

Le front de Suzan se couvrit de rougeur. Combien de louis jetterait ce vicomte qui, depuis un mois, occupait sa pensée, son cœur, pour éviter de "voir" Pierre Zubert, surtout pour éviter l'attouchement de son visage de varioleux?

—Oh! c'est affreux! dit Suzan tout haut avec un tressaillement d'horreur.

—Oui, c'est affreux. Aussi, pourquoi êtes-vous venue?

Brusquement, elle leva la tête et pâlit. Jacques, debout devant elle, tenait d'une main son béret bleu, terni par les averses reçues ; de l'autre, la corbeille de feuillage oubliée par la jeune fille dans sa fuite rapide.

—Voici une preuve de culpabilité, dit-il, la lui montrant avec un léger sourire.

Puis, reprenant son ton grave, anxieux, il répéta:

—Voyons, pourquoi êtes-vous venue!

—Je voulais savoir...

—Savoir quoi?... Vous ne pouviez rien soupçonner, puisque l'on avait pris toutes les précautions pour vous cacher la vérité, tant votre frayeur paraissait grande le jour de notre arrivée. La baronne Heurtel serait terriblement inquiète et mécontente si elle savait votre escapade.

Elle voulut répondre, mais ce fut un sanglot qui s'échappa de ses lèvres. Et longtemps, longtemps, elle pleura, sans que Jacques cherchât à arrêter ses larmes: réaction salutaire après l'ébranlement subi. Du reste, qu'aurait-il pu lui dire? La jeune fille, il le savait, n'avait pour lui que de l'indifférence, indifférence à laquelle se joignait, depuis quelque temps, un peu d'hostilité, comme si elle eût deviné le rêve de la baronne Heurtel ; il ne pouvait donc que se renfermer dans un mutisme absolu, tout en observant l'état nerveux de cette cliente inopinée.

—Je suis très sotte, dit enfin Suzan, se tamponnant furieusement les yeux avec un mouchoir guère plus grand que la main ; pardonnez-moi ce déluge.

Le docteur sourit:

—Une simple giboulée. Vous sentez-vous la force, maintenant, de revenir à Pennelière?

Il parlait du ton bas, très doux, qu'il avait près du petit malade. Suzan hésita, puis résolument:

—Oui, je le crois. Mais, avant de partir, je veux vous dire quelque chose. Asseyez-vous auprès de moi, docteur, et ne m'interrompez pas. Vous venez de me demander la cause de ma visite à la ferme? Eh bien, je m'imaginais que les petits Zubert avaient une fièvre sans importance, que, vous trouvant bien ici, vous prolongiez leur maladie à plaisir, et... voulant vous jouer un tour je suis venue.

Elle s'arrêta, pour reprendre bientôt d'une voix assourdie:

—Je vous devais cet aveu, car j'ai été méchante, je vous ai mal jugé. Suzan a la tête si folle, docteur ! Toutefois, la franchise rachète bien des torts. Voulez-vous me pardonner?

Rougissante, le front baissé, elle lui tendit les mains, des mains de patricienne qu'enserrèrent aussitôt les larges mains du docteur. Mais il ne prononça pas un mot ; et quand Suzan, étonnée de ce silence, leva enfin la tête, elle vit deux grosses larmes dans les yeux de Jacques Orvanne.

—Cela, c'est mon absolution, dit-elle tout émue. N'importe, docteur, je n'aurai la conscience tranquille que lorsque vous prononcerez ces mots: "Je pardonne", et lorsque marraine les prononcera après vous, car, sûrement, je ne veux pas lui faire un mystère de mon équipée, ce serait une seconde faute.

Elle se leva, et, de nouveau, lui tendant les deux mains avec cette grâce un peu fière qui lui avait valu le surnom de "petite Reine", elle murmura d'un accent de prière:

—Allons...

—Je pardonne, j'oublie, pouvez-vous en douter une seconde?

Ces mots étaient prononcés si bas qu'elle les entendit à peine, assez,

cependant, pour comprendre que si, par sa curiosité malicieuse, elle l'avait blessé dans son orgueil d'homme, elle venait, par un aveu plein de regrets, de toucher les fibres les plus délicates de son cœur généreux.

Et Suzan se sentit tellement heureuse que l'intensité de ce bonheur subit finit par l'étonner.

"Je suis folle aujourd'hui, absolument folle, pensait-elle quelques instants plus tard, en suivant avec Jacques le chemin de Pennelière. Les Mères disaient que le printemps, comme le diable, met la tête à l'envers: le diable a fui, puisque M. Orvanne vient de m'absoudre, et le printemps est loin!"

Suzan ignorait que le printemps est toujours près d'un cœur de jeune fille, pour y faire circuler une ardente sève, épanouir des fleurs de joie et gazouiller l'oiseau d'amour...

La vue d'un gamin, assis à califourchon sur un tronc d'arbre, rappela Suzan à elle-même. Elle regardait le docteur qui marchait silencieusement à ses côtés, en effleurant du bout de sa canne, d'un air distrait, les tiges desséchées des bruyères, et demanda avec une angoisse profonde:

—Pierre demeurera-t-il toujours comme... je l'ai vu?

—Jacques secoua négativement la tête.

—J'espère bien qu'il reprendra son gentil visage. Vous ne reconnaissiez pas votre préféré, et vous avez eu grand peur?

Elle répéta, comme un écho affaibli:

—Oui, grand peur. Mais, dans mon épouvante, je n'aurais pas crié, je ne me serais pas trahie, sans.... Oh! mon Dieu, balbutia-t-elle frissonnant encore à ce souvenir, comment avez-vous pu embrasser un visage pareil?

Très simplement, il dit sans se tourner vers elle:

—L'enfant le désirait, il lui était si facile de lui donner ce plaisir!

"Si facile!" Suzan, toute pâle, se demanda comment le docteur avait pu même prononcer ces deux mots: "Si facile!" Et, de nouveau, le souvenir du petit vicomte, élégant, parfumé, lui traversa l'esprit, en même temps que les deux surnoms donnés à Jacques tintaient à ses oreilles:

"Porc-épic!! Ours mal léché!!"

Le vent les répétait sur tous les tons de son étrange gamme ; les roseaux de l'étang les murmuraient au passage de la jeune fille ; les moineaux les piaillaient sans relâche...

—Il y a des voix autour de nous...

A cette phrase étonnante jetée dans le silence de la route, Jacques regarda Suzan avec une inquiétude soudaine.

—Des voix autour de nous? Non. Voyez, nous sommes seuls. Mais, ajouta-t-il, un léger sourire aux lèvres, il y a les voix de la campagne, puis... nos voix intérieures, et c'est un concert d'épouvante que vous entendez, mademoiselle. Rassurez-vous, le danger...

D'un geste, elle l'interrompit:

—Mes nerfs sont en désarroi, oui ; quant au danger, je n'y songe plus, je vous l'affirme.

Elle s'arrêta une minute, puis, hésitant un peu :

—Noël était malade aussi. Je ne l'ai pas vu dans la chambre.

—Il est guéri.

—Guéri! lui, plus frêle que Pierre, est-ce étrange! Il était moins atteint, sans doute?

—Autant, même plus.

—Plus! Oh! mon Dieu! Et lui, garde-t-il des traces de cette horrible maladie?

—Aucune.

—Il reste à la ferme?

—Non, je l'ai envoyé respirer un air plus pur.

Suzan tressaillit et s'arrêta net. L'accent de Jacques Orvanne avait quelque chose de dur, de glacé, qui ne lui semblait pas naturel. Chez un homme de sa trempe, ce "quelque chose" ne pouvait être que "voulu" pour cacher une émotion profonde.

—Docteur, vous ne dites pas la vérité: Noël est mort!

Elle affirmait, tandis que ses prunelles sombres, fixées anxieusement sur Jacques, cherchaient un signe de dénégation. Ne surprenant pas ce signe, n'entendant aucune réponse, Suzan, déjà bien pâle, devint plus pâle encore.

—Pauvre petit Noël! Pauvres Zubert! On l'aimait tant, ce tout petit! Plus que Pierre, peut-être. Il était si jeune, si délicat! A-t-il bien souffert? Quand s'est-il envolé? Car c'est un ange, ce petit être là...

Elle allait, maintenant, tête basse dans l'allée, écoutant le récit du docteur, récit très court, comme la vie de Noël. Condamné dès la première atteinte de la fièvre, l'enfant avait été fauché par la mort le surlendemain de l'arrivée à Pennelière. Le fermier et Jacques avaient porté à tour de rôle le cercueil, guère plus lourd qu'un nid d'oiseau, jusqu'au cimetière de la commune, pendant que la baronne Heurtel, restait auprès de la mère Zubert, folle de désespoir, et de Pierre en proie à un violent délire.

La jeune fille leva sur le docteur ses yeux pleins de larmes.

—Dire qu'au milieu de ces angoisses, de ces dévouements, je ne songeais qu'à ma bicyclette! Comme vous avez dû me mépriser!

—Si vous aviez su... oui, peut-être; encore, non, il ne faut mépriser personne ; je vous aurais plainte. Mais, vous ne saviez pas. Alors?"

Et dans le cœur attristé de Suzan passa comme une flambée de joie, car l'estime de ce "rustre" qu'elle considérait maintenant comme un héros, lui semblait préférable à tous les biens du monde.

Une heure plus tard, la baronne Heurtel, trop inquiète pour se fâcher sérieusement, prescrivait, de concert avec le docteur, un repos complet à la jeune fille. Mais, dans le calme de la chambre bien close, les nerfs surexcités de Suzan ne s'apaisaient pas...

"May, se mit-elle à écrire à Mme Champvallier d'une main fébrile, j'ai à te conter des choses effrayantes et merveilleuses. La petite vérole est à la ferme: voilà l'effrayant. M. Orvanne embrasse un monstre criblé de boutons dégoûtants, comme tu embrasses ton Yves: voilà le mer-

veilleux. Soigner une maladie pareille, c'est son devoir. Mais baiser un enfant sur un simple désir, ô May, c'est si beau, si grand, je dirai si saint, qu'on a envie de tomber à genoux devant un homme pareil.

"Chère petite mère, comme mon vicomte me semble nain à côté de ce géant! Comme je le trouve égoïste en face de ce dévoué! Pourquoi M. Orvanne n'a-t-il pas pris le froc? Il est de la race de ces moines dont la vie me passionnait au couvent, tant sous la douceur se cachait d'indomptable courage...

"Tu vas rire de mon enthousiasme, puis t'en inquiéter. N'aie aucune crainte. J'admire le docteur, je souhaite même son amitié ; — tu vois, je te dis "tout" — mais, de l'admiration à l'amour, il y a plus qu'une passerelle à franchir. J'admire Napoléon, je ne l'aurais jamais épousé. Ton mari me paraît le type idéal de l'ami bon, franc, discret, je ne l'aurais pas épousé. Saisis-tu. Non, peut-être, car, en nous aimant de tout notre cœur, nous ne nous ressemblons guère.

"Bref, je veux, entre l'élu de mon cœur et moi, l'unisson complet; s'il y a des notes discordantes, le duo n'a plus de beauté. Or, l'origine plébéienne de M. Orvanne..."

Suzan s'arrêta net. Qu'allait-elle écrire sur l'origine plébéienne du docteur, alors, que quelques lignes plus haut, l'origine aristocratique subissait un échec absolu dans la personne insignifiante du vicomte ? Et puis, elle dissertait sur Jacques au lieu de raconter les faits. Quelle absurdité! !

"Ce serait vraiment trop long de tout narrer par le menu, pensa la jeune fille après un instant de réflexion. May sait l'important, le beau, l'étonnant ; le reste pâlit devant l'admirable charité du docteur."

Résolument, elle trempa sa plume dans l'encre:

"Je ne t'envoie qu'un billet aujourd'hui. Ne gronde pas, petite mère. Tu as vu, par ma dernière lettre, qu'on me faisait un mystère de cette horrible maladie: ma curiosité m'a tout révélé ; de là, un énervement dont tu peux juger par cette écriture fantasque. Songe que l'un des petits Zubert est mort, et que l'autre n'a plus un visage humain. Mais il est sauvé. Loué soit Dieu!

"Au revoir, May. J'embrasse la mère et le Dauphin. Un souvenir très amical au Roy.

"SUZAN."

Le billet plié, cacheté, Suzan appuya la tête au dossier de son fauteuil, et, les yeux fixés sur les arbres dépouillés du parc, elle rêva....

Deux jours plus tard, quand le docteur vint, à l'heure habituelle, remplacer la mère Zubert au chevet du petit malade, il s'arrêta, pétrifié, sur le seuil de la chambre.

Suzan, un tablier de la fermière autour de sa taille souple, était debout auprès du lit de Pierre, et, tout en remuant doucement une infusion trop chaude, elle commençait une histoire merveilleuse:

"Il y avait une fois un prince..."

—Où est la mère Zubert? Que faites-vous là? Dois-je vous répéter, comme l'autre jour: "Partez, partez, partez donc!"

Après un premier mouvement de frayeur, Suzan avait reconnu la voix: une voix frémissante d'inquiétude, de colère, de douleur aussi, peut-être. Tournée à demi vers le docteur, elle dit, un rire léger aux lèvres:

(A suivre)

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.